BRIGITTE PILOTE

Mémoires d'une enfant manquée

BRIGITTE
PILOTE

Mémoires d'une enfant manquée

Stanké
Une compagnie de Quebecor Media

À Marcia

Première partie

On ne naît pas enfant, on le devient. Suffit de laisser les grandes personnes faire leur boulot. En quelques années, le mal est fait, car tout se joue avant six ans, dit le livre de maman.

Je ne suis pas une enfant. Je n'ai rien en commun avec eux, à part l'âge.

Je veux devenir un grand homme comme Jésus Christ et Jacques Cartier, parce que le pire dans la vie, c'est d'être une ratée : une écrivaine ratée, une potière ratée ou une mère ratée, si c'est le seul métier qui s'offre à toi.

« Jacques Cartier cherchait un passage vers les Indes, nous dit la maîtresse, lorsqu'il découvrit notre pays. » Alors les sauvages qu'il aperçut sur les berges du Saint-Laurent sont devenus les Indiens.

Quelque chose ne tourne pas rond avec Jacques Cartier. Je demande à notre maîtresse comment il a pu découvrir notre pays si les Indiens étaient ici avant lui. La voilà qui fouille dans la pile de ses connaissances en prenant soin de ne rien déplacer : son beau visage se contracte sous l'effort, je

l'observe étirer nerveusement son chandail pour le lisser même si aucun pli ne le traverse parce qu'il est en Fortrel, la nouvelle matière infroissable qui ravit les ménagères, dit l'annonce à la télévision. Ce simple geste l'a vraisemblablement aidée à réfléchir, car elle répond à ma question.

« Des documents doivent attester les découvertes, Jeanne, ça ne se fait pas n'importe comment. Les Indiens n'écrivaient pas, tandis que Jacques Cartier tenait un journal de bord. »

Notre maîtresse aime faire flèche de tout bois et elle enchaîne :

« Savoir écrire est très important dans la vie. Vous allez maintenant écrire quelques lignes pour me présenter votre maman. »

Autour de moi les enfants ouvrent leur cahier et s'attellent à la tâche. Pour eux, la maîtresse est Dieu le Père et sa parole est loi : ma mère est, ma mère a, ma mère fait : ils se tortillent sur leur chaise pour mieux expulser leurs idées.

Je reste là à fixer le vide, car parmi les choses que je sais se trouve cette vérité : ma mère est impossible à décrire en quelques lignes. Je n'essaie même pas. Pour le moment, la maîtresse me laisse faire parce qu'elle croit que je réfléchis lorsque j'appuie mon crayon sur mon nez, la mine vers le haut. C'est son boulot de stimuler les enfants, même ceux qui ne feront jamais rien de bon. Si tu poses ton crayon entre les deux lignes bleues du cahier et que tu formes une phrase, aussi insignifiante soit-elle, ses beaux yeux s'agrandiront, elle te sourira et peut-être même t'applaudira-t-elle si tu fais partie des moins doués.

Pendant que les enfants se cassent le nez sur le portrait de leur mère, je suis en extase face à l'immensité de la page blanche, grisée par ce Nouveau Monde qui m'appelle mais où je refuse d'accoster.

Je referme mon cahier. De toute façon, ma mère se fiche de son portrait. Elle détesterait que je gâche ma vie à écrire.

◇ ◇ ◇

« Les temps sont durs pour les écrivaines, m'a dit un jour maman, regarde à quel point Mado en arrache avec ses livres, personne n'en veut, elle sacrifie tout à son art et ne connaîtra pas le bonheur d'être mère. Elle est raide pauvre et doit quêter de l'argent à Lucien pour s'acheter des bas de nylon, ce n'est pas une vie, de toujours dépendre d'un homme. »

J'ai répondu à maman que chez nous aussi c'est papa qui paie tout parce qu'elle ne travaille pas et son visage a vite tourné à l'orage : « Jeanne, ne dis plus jamais que les mères ne travaillent pas, elles travaillent sans arrêt, elles sont débordées. Regarde la tonne de vaisselle dans l'évier, le panier à linge plein à ras bord et quand je t'explique des choses comme en ce moment, je m'occupe de toi, c'est du travail. Les mères travaillent tout le temps, le problème c'est qu'elles ne sont pas payées pour le faire. »

Ma mère n'aime pas le beau et le propre comme les autres mères. Elle préfère nettement passer son temps à refaire le monde avec ses amies Mado l'écrivaine et Monique la potière.

Plusieurs fois par semaine, elles bavardent dans la cuisine autour d'un café servi dans les tasses que Monique fabrique de ses propres mains. J'imagine que les temps sont durs aussi pour les potières, car elle tire le diable par la queue. Maman l'encourage en lui achetant presque toute sa production avec l'argent de papa. Monique est sourde mais sait lire sur les lèvres.

Au retour de l'école, j'écoute leurs conversations d'une oreille distraite en jouant avec ma poupée sur le prélart. Parfois, je distingue mon nom à travers les branches. « Jeanne adore l'école et elle réussit très bien, c'est une enfant précoce », a déclaré un jour ma mère. Elle a souri en clignant des yeux deux fois, très lentement, marquant une pause pour éviter que l'on passe trop vite à un autre sujet. Son enfant précoce est une inépuisable source de fierté parce qu'elle croit y être pour quelque chose. J'ai capturé l'essence de ce sourire, car je collectionne les sourires des adultes, comme d'autres des papillons ou des coquillages. Ceux de papa, très rares, sont les plus précieux.

Maman se trompe sur toute la ligne : je ne suis pas précoce puisque je ne suis pas une enfant. Si elle me connaissait vraiment, voici ce qu'elle dirait en articulant exagérément pour que Monique puisse lire sur ses lèvres : « À l'école, Jeanne est comme une épinette dans une serre tropicale. » Car j'ai besoin d'air boréal. J'étouffe en classe parmi ces enfants se disputant la meilleure place sous les néons.

En fait, maman ignore tout de moi, et ce qu'elle raconte à mon sujet est toujours si loin de la vérité

que je ne l'écoute plus. Je préfère quand elle parle des hommes avec ses amies, parce qu'on n'en croise pas souvent ici, à part papa.

« Les hommes sont des enfants », affirme maman. « Ils sont tous pareils », ajoute Mado, et Monique semble d'accord parce que je la vois hocher la tête de temps à autre. Maman dit que Monique n'a pas d'homme dans sa vie parce qu'elle attend le prince charmant. Pour Mado, c'est plutôt le contraire, elle en a connu une multitude avant de s'accoter avec Lucien. S'il fallait avancer un nombre, je dirais cent, mais je pense qu'il ne faut pas croire tout ce qu'elle dit, car c'est son métier d'inventer.

Personne ne veut des manuscrits de Mado, qui lui sont le plus souvent rendus dans un état lamentable. À voir les premières pages ondulées et tachées de demi-cercles marron, on devine qu'ils servent surtout de parapluie ou de sous-tasse à café.

Mado s'appelle en réalité Marie-Madeleine, comme dans la Bible, mais quand elle a perdu la foi, elle a voulu se faire appeler tout simplement Mado. Ce n'est pas aussi rare qu'on le pense parce que ma mère aussi a perdu la foi, en pleine messe, en même temps que ses eaux. Si vous voulez, je vous raconte.

Ce dimanche-là, l'église était pleine à craquer. Maman venait de se relever de sa dernière génuflexion, une main agrippée au banc devant elle, l'autre soutenant son ventre énorme, quand elle a senti sa foi vaciller. Au même moment, un torrent s'est échappé d'elle et a déferlé dans la nef,

emportant tout sur son passage : les lampions et les statues, l'autel et le curé, les notes blanches des cantiques tombant du jubé comme une neige divine. Trempée et digne, elle est sortie au plus sacrant pour se rendre à l'hôpital. Quelques heures plus tard, j'étais née et la religion était derrière nous.

Mado, Monique et maman parlent sans arrêt, jusqu'à ce que mon père rentre du bureau. Il demande à maman ce qu'on aura pour souper. Elle n'a pas faim et lui répond vaguement. Elle ne dit jamais le fond de sa pensée à papa, mais je sais pourquoi elle n'a pas faim : lorsqu'elle passe l'après-midi avec ses amies, elle mange sans arrêt du gâteau aux fruits. Je sais qu'elle essaie de s'en priver, parce qu'elle adore manger et trouve qu'elle ne devrait pas. De temps en temps, sa main rampe vers l'assiette au milieu de la table, puis se ravise et revient docilement se coucher près de sa tasse. Mais maman ne réussit jamais à dompter sa vraie nature et finit par en engloutir plusieurs parts avec un appétit que je ne vous décris pas.

Mon père comprend le message et se tourne alors vers le frigo pour y trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Il roule une tranche de jambon qu'il avale en deux bouchées, puis va se changer. Il sort ensuite dans la cour où il peut enfin faire ce qu'il veut après sa journée de travail, car il est très habile de ses mains. Derrière notre maison, le chaos peut régner des journées entières, puis les choses prennent forme : un carré de sable, une piscine, une balançoire, et on finit par comprendre où papa veut en venir quand il dit qu'il se fend en quatre pour sa famille.

C'est son boulot de s'assurer que nous ne manquerons de rien, même s'il doit se priver pour cela. Une fois par semaine, il laisse la voiture à maman et se rend au bureau avec un collègue. Malheureusement, maman prend la voiture seulement pour aller à l'épicerie, mais je sais que d'autres familles l'utilisent pour voir du pays. Certaines s'aventurent même très loin et traversent la frontière au sud, jusqu'à la mer, qui n'a rien à voir avec notre fleuve : plus bleue et plus chaude, on peut s'y baigner et s'étendre au soleil sur ses flancs de sable. Et alors tout devient possible. Le père est heureux parce qu'il ne travaille pas, une bière bien froide dans la main. La mère sourit en sortant de la glacière les sandwiches qu'elle donne aux enfants. Y a-t-il au monde une activité plus merveilleuse qu'un pique-nique sur la route ?

Cessons de rêver en couleurs, ça ne risque pas de m'arriver. J'aurais tant voulu voyager comme Jacques Cartier sur la *Grande Hermine* ou comme Jésus Christ, qui a parcouru la Galilée en sandales pour répandre la bonne nouvelle.

Disons que maman s'est décidée une seule fois à prendre la voiture pour aller plus loin qu'à l'épicerie : le jour où elle en a eu assez de rester à la maison les bras croisés à ne rien faire. « Il y a toujours bien des limites : venez-vous-en, les filles », a-t-elle lancé, et nous sommes montées dans la voiture, maman et Monique devant, Mado et moi sur la banquette arrière. Je n'avais aucune idée de notre destination, mais peu importait, j'étais tellement heureuse de profiter du voyage. Nous avons traversé le pont Jacques-Cartier, nommé en

l'honneur du grand homme, et j'ai aperçu la Biosphère, qui fait partie du décor maintenant. C'est si merveilleux un pont ! On n'a qu'à penser à nos ancêtres venus d'Asie, qui ont dû attendre une glaciation pour franchir le détroit de Béring.

Impossible de dire combien de temps au juste nous avons roulé. Puis maman a garé la voiture et nous avons marché jusqu'à une large rue. Je me rappelle très bien : il y avait un monde fou, les gens criaient et me bousculaient. Surtout ne pas lâcher la main de maman, me disais-je, ne pas la perdre dans la foule. J'essayais de lire la banderole de l'autre côté de la rue. C'était écrit : « Arrêtez le massacre des innocents ! » Les gens regroupés derrière la banderole tenaient de petits cercueils blancs qu'ils brandissaient devant des caméras de télévision.

Mado s'est penchée vers moi pour me dire : « Tu vois l'homme avec une barbe et des lunettes là-bas ? C'est le docteur Henry, un grand homme. Il était à Auschwitz avec son frère. Sa mère et sa sœur y ont péri. Après la Libération, il est venu chez nous libérer les femmes pour qu'elles puissent avoir seulement les enfants qu'elles veulent quand elles le veulent. Il n'a pu sauver sa mère et sa sœur, mais tu comprends, Jeanne, maintenant il sauve d'autres femmes. On veut le mettre en prison et nous protestons aujourd'hui contre cette injustice. »

C'était la première fois de ma vie que je voyais un grand homme en chair et en os. À un certain moment, j'ai vu le sauveur des femmes faiblir sous le poids de la veste pare-balles qu'il doit porter jour et nuit parce que des fanatiques veulent sa peau.

Maman et Mado ont voulu s'approcher de lui pour le soutenir, mais des policiers leur ont fait signe de reculer. Quelqu'un dans la foule a donné au docteur un bouquet de fleurs qu'il a levé bien haut en criant « *Flower Power* », juste avant de monter dans le fourgon de police. C'est de l'anglais. Mado m'a expliqué que ça voulait dire que les fleurs finissent toujours par triompher du mal.

Mado écrit un livre sur le docteur Henry. Elle m'a raconté qu'à Auschwitz, il s'était choisi une étoile parmi celles qui brillaient au-dessus de son baraquement. Elle l'aiderait à survivre à l'horreur, s'était-il dit, et le guiderait hors du camp le moment venu. Mado n'est pas comme les adultes qui pensent qu'il faut être une grande personne pour comprendre leurs histoires.

◇ ◇ ◇

Dans la classe, Jacques Cartier ancre la *Grande Hermine* et tire en l'air pour disperser les canots des Indiens venus l'accueillir comme de la grande visite. L'enseignement de notre maîtresse est une pluie d'automne qui inonde mes épines, pénètre la terre jusqu'à mes racines. J'ai soif de connaissances, mais soudain la maîtresse se tarit. Autour, c'est la désolation : les enfants dépérissent à vue d'œil, des mares se forment sous leurs pieds. Voyant cela, elle se remet à parler, mais goutte à goutte, afin que les enfants-cactus puissent absorber ses paroles. C'est peine perdue, et malheureusement, il nous faut oublier Jacques Cartier et sortir notre cahier d'écriture.

Rivée à mon crayon, j'attends que la sève monte dans ma main gauche. Pendant ce temps, j'essaie de lire la phrase que mon voisin de pupitre cache avec la forteresse de sa main parce que ici, c'est chacun pour soi. Serge Dupuis a écrit : « Ma mère est frisée. » Je le sais, ce n'est pas fort, surtout que Mme Dupuis est frisée seulement lorsqu'elle se met des rouleaux, sinon ses cheveux sont raides comme des spaghettis crus. Mais le pauvre enfant a fait une chute du balcon quand il était petit. Sa mère avait sonné chez nous avec son fils dans les bras pour voir si quelqu'un pouvait les emmener à l'hôpital. Serge n'a vraiment pas de chance parce que son père s'est tué dans un accident de voiture et sa mère ne sait pas conduire. « Ma mère est mon sauveur », écrirait Serge s'il avait toute sa tête.

Je laisse tomber Serge et me dis que je ne vais pas rester plantée là pendant que les autres arrangent le portrait de leur mère. Je pose mon crayon sur la ligne bleue, tendon tendu. À vos marques ! Prêts ? Partez ! Puis je rature, je déchire, je chiffonne : j'enrage parce que ça ne rime à rien.